CHAPITRE II

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE 1855 - 1877

Constantin-Auguste Rodenbach note dans ses *Mémoires* sa nomination comme vérificateur des poids et mesures de 1^{re} classe à Gand le 27 octobre 1855, à la suite de la mise en vigueur d'une nouvelle loi sur les poids et mesures, la loi organique promulguée le 1^{er} octobre 1855. Il prend immédiatement possession de son nouveau poste et, dès le 28 novembre de la même année, il est installé dans la vieille cité flamande avec sa famille, au numéro 68 de la Coupure.

La Coupure est un canal intérieur de Gand qui relie la Lys au canal de Bruges. De part et d'autre de ses rives plantées de grands tilleuls, rives escarpées par endroits, s'élève une longue rangée de maisons bourgeoises. C'est un quartier tranquille où l'on peut flâner à l'aise sur les berges en regardant passer des péniches chargées de briques, de charbon, ou en observant le reflet changeant des nuages sur les eaux lentes du canal.

Dans ce décor d'eau et d'arbres, les époux Rodenbach et leurs enfants vécurent une dizaine d'années. Ce fut une lente adaptation à un nouveau milieu, à une nouvelle atmosphère. Au début, M^{me} Rodenbach, émotive et sentimentale, se sentit dépaylée. Pour elle, il y avait tant de différence entre

Tournai et Gand. Elle vivait dans le souvenir obsédant de sa ville natale, de son enfance assombrie après des deuils précoces. Elle avait conservé une peur superstitieuse des sonneries de cloches, des miroirs brisés, m'a dit un jour sa fille Marie. La mémoire remplie des récits de sa grand-mère évoquant des souvenirs des années terribles de la Révolution française et de l'Empire, — scènes de désolation et de passage ininterrompu de troupes françaises, — M^{me} Rodenbach s'imaginait en proie à une espèce de fatalité.

Transplantée en Flandre, elle avait conservé de Tournai l'impression d'avoir vécu dans un autre monde, un monde quasi légendaire, dont elle parlait sans cesse à ses enfants avec un sens profond du recul mêlé à un certain goût du merveilleux.

Dans le cadre de sa vie intime, quelques meubles de style, — de l'époque Louis XVI et de l'Empire, — des miniatures anciennes, de belles robes surannées aux rubans peints et saupoudrés d'argent, d'élégants bas de soie ornés de dessins grecs, des costumes Directoire ou Empire, un coffret de fer contenant des boucles de cheveux de parents défunts, provenant de son aïeule, étaient des témoins précieux de cette époque révolue.

Si Tournai et son passé repassaient souvent dans les pensées et les paroles de M^{me} Rodenbach, Bruges était le thème favori de son mari. Constantin-Auguste Rodenbach avait lui aussi conservé un culte pour sa petite patrie. « A tout propos Bruges passait dans sa conversation », raconte sa belle-fille, dans un article consacré à son mari ⁽¹⁾, « on la sentait vivre en lui à l'état de critérium latent. En Flandre, me disait-on un jour, c'est à la Saint-Nicolas que l'on a coutume d'offrir des jouets aux enfants ; les nôtres en recevaient de Bruges, quand ils

(1) *Le Figaro*, 18 mars 1913.

étaient tout jeunes... Le sentiment profond du passé qui vivait dans l'âme de la mère, la nostalgie obstinée et hautaine qu'avait de Bruges le père, une nostalgie d'une qualité déjà littéraire, se sont confusément mêlés pour situer au fond de la mémoire de leur fils une cité fabuleuse et réelle à la fois ».

Avec les années, graduellement, M^{me} Rodenbach s'habitua à sa nouvelle existence. Un cercle d'amis s'était formé autour du jeune ménage. Devenue Gantoise en raison des fonctions de son mari, la Tournaisienne se laissa gagner par le charme de la vieille cité où ses enfants grandissaient. Son âme généreuse s'était également vouée aux déshérités. Une classe de pauvres l'intéressa bientôt plus que les autres : les aveugles. Toujours ceux-ci furent secourus par elle, en reconnaissance de l'affection que lui portait l'oncle de son mari, le célèbre Aveugle de Roulers qui avait accepté d'être le parrain de sa fille Adèle-Alexandrine.

Dès ses premières classes, Georges Rodenbach fut un bon élève. A 7 ans, il entra comme externe à l'École moyenne de Gand. Après six mois d'études, il reçut sa première médaille d'honneur, puis un premier prix en fin d'année scolaire, le 1^{er} août 1863. L'année suivante fut aussi brillante pour lui que la première, puisqu'elle valut au garçonnet studieux un prix d'honneur décerné le 18 août 1864, plus huit autres prix et deux accessits.

Une photographie datant de cette année nous montre un Georges Rodenbach au front large et aux yeux enfoncés dans les orbites.

Ses sœurs lui ressemblent beaucoup. Elles ont la même chevelure blonde et le même nez allongé, pointu, aux narines taillées en amande.

Après un court séjour dans un internat à la campagne, expérience fâcheuse pour sa santé et sa sensibilité, Georges, à la rentrée d'octobre 1866, est admis en préparatoire au Collège Sainte-Barbe à Gand. Il sera un bon élève pendant toute la durée de ses études moyennes, remportera jusqu'en rhétorique les plus brillants succès. Aux concours, il disputait les meilleures places à ses condisciples : « Comme on travaillait au temps des concours ! écrit-il dans un article de souvenirs ⁽¹⁾. Comme on se levait avec vaillance plus tôt chaque matin, descendant au jardin répéter toute la longue matière ! Et tout cela pour arriver à la bienheureuse semaine de la distribution des prix qui récompense de toutes les peines. La semaine tant attendue, pour laquelle on décomptait les jours sur le calendrier, non pas seulement avec l'espoir des vacances, du doux repos, du voyage à la montagne ou à la mer, des câlineries dans la bonne maison familiale, mais encore et surtout parce qu'elle apportait avec elle, la semaine bienheureuse, cette minute exquise autant que brève où l'on entendra son nom proclamé devant une salle immense, dans laquelle chacun ne voit que ses parents, les yeux mouillés de larmes. Cette émotion-là, c'est quelque chose d'indicible et ceux qu'on acclame, qui montent sur l'estrade, qu'on charge de prix rouge et or, qu'on sacre de naïfs lauriers, dont la couronne trop grande leur dégringole jusqu'aux épaules — comme un cerceau — ceux-là goûtent alors le plus doux de l'ambition humaine et des pressentiments de gloire. Où sont les pièces naïves que nous jouions au collège, avec toutes sortes d'intrigues mouvementées, de ministres traîtres, de princes mis au cachot par les Infidèles et que leurs fils venaient délivrer à travers mille périls, — enfantines épopées, bien faites pour nous inspirer la

⁽¹⁾ *Le Progrès* (Bruxelles), 10 août 1886.

vaillance, le mépris de la vie et l'amour de nos proches ? ⁽¹⁾ Et dans les couvents de filles, comme c'était joli les sœurs, tout en blanc comme des premières communiantes, qui jouaient des allégories printanières où la Rose et le Lys se tutoyaient ! »

Ce sont là des impressions heureuses de fin d'année scolaire, la manifestation de la délivrance de la stricte discipline journalière imposée aux élèves de Sainte-Barbe pendant leurs études. En réalité, l'atmosphère de l'institution, comme de beaucoup de collèges de province, était plus que sévère : rébarbative, déprimante. « Le collège était clos comme un séminaire, écrira trente ans plus tard Georges Rodenbach ⁽²⁾. Il y avait une cour centrale, un terre-plein nu comme une grève où la mer retirée a laissé sa tristesse. Pas même l'animation de quelques arbres. Seul dans un pignon, le cadran implacable d'une grande horloge dont les aiguilles se cherchaient, se quittaient... C'est là que mon âme toute jeune s'est déprise de la vie pour avoir trop appris la mort. C'est elle que les prêtres qui furent nos maîtres installaient parmi nous à la rentrée. » Pendant les retraites, les Pères Jésuites faisaient des prêches

⁽¹⁾ Dans un recueil de programmes de fêtes organisées au Collège Sainte-Barbe, et que nous avons pu consulter au Collège même, nous avons relevé la participation de Georges Rodenbach à la distribution de plusieurs pièces, où il jouait parfois avec son ami Verhaeren ou avec leur aîné Edgard Pattijn, dont il sera question plus loin. Voici les titres de ces pièces : *Le Martyre de saint Agapit*, drame en 3 actes avec prologue et chants (13 août 1868), *Mauvice*, tragédie chrétienne en 3 actes (10 août 1871), *Joseph*, opéra biblique en 3 actes, musique de Méhul (13 août 1872), *Le prince ramoneur et le ramoneur prince*, comédie en 3 actes (13 février 1872), où Rodenbach jouait le rôle de don Bertrando, intendant de don Carlos, prince d'Ossum, Grand d'Espagne, tandis que Verhaeren jouait celui de Fernandez, alcade, *Une famille belge au temps des Gueux*, comédie en 3 actes (23 février 1873), où Rodenbach assumait le rôle du comte d'Egmont et Edgard Pattijn jouait celui d'un garde-chasse.

⁽²⁾ *Le Rouet des Brumes*, chapitre « Au Collège », éd. Ollendorf, p. 202.

dans lesquels ils évoquaient sans cesse la mort ⁽¹⁾. » C'est au collège même que Rodenbach eut la révélation physique de la mort. Un soir d'hiver, un professeur de l'établissement était décédé et les élèves avaient été conduits devant sa couche funèbre pour saluer sa dépouille.

Dans une pièce de vers intitulée *Premier Mort* ⁽²⁾ le poète a exprimé le choc, l'émotion qu'il éprouva à la vue du cadavre :

*Oh, l'épouvantement du premier mort qu'on voit
Et qui porte déjà la couleur de la terre,
Rencontre de l'enfant avec le grand mystère*

.....
*Première vision des choses de la tombe
Par des yeux pleins encor des rêves du berceau.*

Hélas ! bientôt, c'est dans sa propre famille qu'il est confronté de nouveau avec la mort, dans la maison où sa famille, ayant déménagé en 1866, s'était installée, au n° 9 du boulevard Frère-Orban, un an après la naissance de sa troisième sœur Marie ⁽³⁾. Sa sœur Louise est enlevée par la phtisie à 13 ans. Georges l'avait vu dépérir jour après jour et céder

⁽¹⁾ Maurice MAETERLINCK, dans son livre *L'Autre Monde ou le Cadran Stellaire*, New-York, 1942, p. 110, a lui aussi évoqué ses souvenirs de Sainte-Barbe, où il fut élève quelques années après Rodenbach. Il confirme les impressions de celui-ci en ces termes : « Je me rappelle les naïfs prédicateurs de mon enfance s'évertuant à nous donner une idée des supplices infernaux (car l'enfer était le thème préféré des sermons) ». Cf. également son ouvrage *Bulles bleues* (Souvenirs heureux), Monaco, 1948, p. 84.

⁽²⁾ *La Jeunesse blanche*, pp. 85-86 de la première version publiée par l'Union littéraire belge (Bruxelles 1884-85).

⁽³⁾ M^{me} Émile Lebrun, née le 16 janvier 1865 et décédée à Gand le 2 janvier 1951.

à la maladie. C'était très mal inaugurer la nouvelle demeure située près du Petit Béguinage, dont le clocher s'élevait vis-à-vis des fenêtres de la chambre du second étage où il étudiait.

À quinze ans, Georges est frappé une deuxième fois dans ses plus chères affections. Sa sœur aînée Adèle, alors âgée de dix-sept ans, se met à tousser, à pâlir, à souffrir de la même maladie que sa cadette, Louise. Le 14 juin 1871, elle meurt dans une atmosphère d'affliction et de désastre, à l'époque où la France voisine se débattait dans les horreurs de la guerre franco-allemande dont la Belgique ressentait vivement les contrecoups :

*Elles avaient grandi belles, rieuses et fraîches
Sous leurs longs cheveux blonds flottant comme un
[drapeau,
Et sur leur joue en fleur tel qu'un duvet de pêches
Un sang rose et vermeil frémissait sous la peau.*

.....
C'est ainsi que leur frère les évoque, ses chères *Absentes*, dans une pièce de vers, qui porte ce titre, de son recueil de poèmes *Les Tristesses*.

La photographie du poète à quinze ans est révélatrice de son chagrin ; on sent que la tristesse a en quelque sorte pétri, durci ses traits. C'est déjà l'ovale régulier de la figure des derniers portraits, le nez mince, « comme étiré par un grand souci », le menton rond, les lèvres serrées, volontaires, et les yeux au regard fixe, lointain.

Depuis 1868, en sixième, Georges Rodenbach avait comme condisciple et bientôt comme ami Émile Verhaeren, interne

au collège, avec qui il poursuivra et achèvera ses humanités. Un sérieux esprit d'émulation scolaire les avait réunis tout d'abord.

Leurs professeurs avaient instauré dans leur classe un esprit de lutte en la divisant en deux camps — les rouges et les verts — qui devaient se disputer les places et les points aux concours hebdomadaires et trimestriels. Rodenbach remportait le plus souvent la première place et le plus grand nombre de points ; c'était le fort en thème de la classe. Son ami Verhaeren le suivait d'assez loin sur le palmarès. Georges l'aimait beaucoup ⁽¹⁾.

A l'exaltation scolaire qui était, à ce moment, celle des deux jeunes gens se mêla bientôt un autre entraînement spirituel qui se manifesta par un goût précoce pour la poésie.

Au cours de ses lectures — les classiques étudiés en classe lui avaient seulement fait connaître la beauté sévère de l'idéal antique et de l'idéal chrétien — le jeune Rodenbach mit, par hasard, la main sur un exemplaire des *Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine. Du coup, ç'avait été pour lui, et bientôt pour Émile Verhaeren, comme une fulgurante initiation à la poésie du grand romantique : « C'est lui que nous lisions, tout rêveurs, dans la grande salle d'étude

⁽¹⁾ Cf. *Rodenbach et Verhaeren à Sainte-Barbe*, par AD. HARDY, *La Libre Belgique* des 1^{er} et 7 août 1933 et *La Nation Belge* du 29 novembre 1946. Dans un article plus ancien, paru dans *La Métropole* d'Anvers, du 9 septembre 1927, A. Hardy a rapporté un jugement du R. P. G. Steyaert, préfet des études à Sainte-Barbe, sur Georges Rodenbach collégien : « C'était un enfant assez souple, bien que d'apparence un peu fade. Il n'aimait guère le jeu, la discussion. Il préférait au mouvement et au bruit la solitude et le silence. Son maintien réservé contrastait avec les allures libres et provocantes de son camarade Émile Verhaeren. Mais il n'en paraissait pas autrement scandalisé, et il souriait discrètement, de l'air indulgent d'un frère aîné, lorsque Verhaeren avec des grands gestes proférait quelque chose d'énorme. »

du Collège, écrit-il ⁽¹⁾, lui dont les grands vers nous entraient au cœur, nos cœurs vierges, et y faisaient de délicieuses blessures ; lui qui nous emmenait dans la barque de ses strophes vers des vagues méditerranéennes, et nous nous prenions à suivre, à chercher, comme des robes vivantes, Elvire et Graziella et toutes les autres femmes de ses poèmes qui nous apprenaient à aimer ».

Les deux amis pleuraient d'enthousiasme à la lecture de *Premier Regret* de leur cher poète. Ils composaient tant bien que mal des vers dans lesquels ils essayaient d'exprimer leurs premiers émois poétiques. Un seul de leurs camarades, Edgar Pattijn ⁽²⁾, fut admis à les lire.

Victor Hugo et Alfred de Musset suivirent bientôt Lamartine dans l'admiration des jeunes poètes, à l'insu de leur professeur de littérature dont l'enseignement était fort sévère pour les Romantiques. Voici un fragment d'un petit discours de Georges Rodenbach ⁽³⁾ prononcé en 1873 à la fête patronale

⁽¹⁾ *Le Progrès*, numéro du 11 juillet 1886.

⁽²⁾ Cf. *Revue Encyclopédique*, 1^{er} janvier 1899, article d'Émile Verhaeren sur Georges Rodenbach. Edgar Pattijn devint prêtre, écrivain flamand connu sous le pseudonyme de Bert van Metteneyen. Il était professeur au collège épiscopal d'Eeklo lorsque nous lui rendîmes visite avant la guerre de 1914.

⁽³⁾ Ce discours resté inédit nous a été communiqué par un ancien préfet du Collège Sainte-Barbe, le R. P. Van Hoeymissen. Son prédécesseur, en 1873-74, était le R. P. Gustave Steyaert.

Le Collège Sainte-Barbe possède, dans ses archives, d'autres écrits de jeunesse de Rodenbach. Signalons, à titre documentaire, une composition intitulée « Lettre d'un sous-officier de zouaves à sa famille sur la glorieuse bannière de son régiment » (insérée dans un recueil de compositions rédigées par des élèves du cours moyen de grammaire en 1870-1871 et remises en hommage au R. P. Recteur) et un discours, daté du 8 décembre 1873, sur la vie de saint Vincent de Paul. A cette époque, Rodenbach était secrétaire de la Conférence de saint Vincent de Paul à Sainte-Barbe.

Ces pages sont d'un élève appliqué, écrivant dans un style conventionnel, abondant et facile. Ce n'est que de l'élégante rhétorique enseignée par de bons maîtres.

de ce professeur, le P. Joseph Volders, professeur de seconde latine, texte qui exprime innocemment cette impitoyable proscription.

Après avoir remercié le Révérend Père d'avoir ouvert à ses condisciples et à lui-même le « temple enchanté de la Poésie » et de les avoir initiés à l'art des grands poètes latin et grec, Virgile et Homère, ainsi qu'aux grands écrivains du « fameux siècle de Louis XIV », Rodenbach ajoute : « Mais parmi toutes ces brillantes fleurs, dans cet Eden poétique, il y avait aussi des épines que vous vous êtes efforcé d'éloigner de nos pas. Je veux parler du romantisme. Persuadé que les principes de cette nouvelle école littéraire renfermaient des idées subversives : au point de vue de la morale et du goût, vous avez voulu nous faire partager cette conviction. Que dois-je dire ? Sinon que ce travail — dont nous n'avons pu trop admirer l'érudition — a pleinement réalisé son but. En dévoilant à travers la pompe habituelle des phrases, la profusion des images, le clinquant d'un style bizarre, l'absence réelle d'esprit et de raison, il a éclairé nos intelligences et ramené les quelques transfuges au vieux camp des classiques ».

Sainte-Barbe, comme tous les collèges dirigés par les Pères Jésuites, était à cette époque un boulevard du classicisme à outrance en littérature. Qui, en ce temps-là, eût osé s'en prendre au P. Broeckart, à son *Guide du jeune littérateur* et à ses *Modèles français*, eût passé pour sacrilège.

Malgré les protestations de son élève préféré, le professeur, le P. Volders, fut bien obligé de reconnaître que les grands Romantiques avaient défait les Classiques à Sainte-Barbe, car tous les élèves de seconde et de rhétorique les lisaient et les commentaient pendant les récréations et les promenades. Les *Méditations*, les *Odes et Ballades*, les *Feuilles d'Automne*

et les *Nuits* passaient de main en main et déchaînaient l'enthousiasme de leurs lecteurs. Verhaeren assure même, dans l'article que nous citons tantôt, qu'en des réunions dominicales appelées *L'Académie du Dimanche*, on lisait de longues dissertations sur la poésie et les poètes condamnés par le P. Volders. Le sérieux élève qu'était Rodenbach, dont le travail méritait tous les égards, couvrait toute cette effervescence de son prestige auprès du recteur du Collège. C'est même ce prestige qui l'empêcha d'être renvoyé de l'école quand un surveillant trouva dans son pupitre, à l'étude, le début d'un grand poème sur l'Amour que son enthousiasme pour *Le Lac* lui avait inspiré.

Au Collège Sainte-Barbe Rodenbach était aimé, non seulement de ses condisciples, les « grands », mais aussi de ses cadets, les « petits ». « Les « petits » observent toujours les « grands », écrit un ancien « petit » (1), et lui surtout, le premier de sa classe (2), attirait l'attention. Avec son épaisse chevelure ondulée ramenée en arrière, si blonde, son œil bleu plein de rêve, son sourire de gravité tant aimable, son geste d'élégante sobriété, sa voix au timbre harmonieux, il s'avérait quelqu'un. Et puis nous savions — cela se disait tout bas, avec une pointe de respect — qu'il faisait des vers français. Aussi quand, bousculé par nos jeux ou au hasard d'une rencontre, il nous adressait un mot avec cette grâce spéciale à ceux qui aiment les enfants, c'était pour nous un très grand honneur. Ah, si nous avions su qu'il dût devenir célèbre ! »

« Vers la fin de l'année scolaire (le 14 juin 1874), Mgr Mer-

(1) Dans un article d'hommage publié au lendemain de la mort du poète dans *La Métropole* (d'Anvers), 30 décembre 1898, et signé Hery.

(2) En rhétorique, Rodenbach remporta ses plus grands succès scolaires : neuf prix, dont celui d'excellence, et sept premiers accessits (distribution des prix du 13 août 1874). Cf. A. HARDY, déjà cité.

millod (évêque de Lausanne expulsé de Suisse), pérégrinant sur les routes de l'exil, s'arrêta à Sainte-Barbe. Ce fut Georges Rodenbach qui lui exprima les sentiments des élèves, puis, comme incliné il déposait son manuscrit entre les mains de l'évêque, l'illustre proscrit le redressa et, se levant, le baisa au front. Cette scène si simple est restée dans ma mémoire ; plus tard j'en dégageai le symbole : une grande âme fraternisait avec une belle espérance. »

Le 17 septembre 1874, Georges Rodenbach passa avec succès son examen de gradué ès lettres devant le Jury central de Gand-Bruges, siégeant à Bruges. Le 19 du même mois, pour le récompenser de son succès scolaire, son père l'emmena pendant dix jours à Paris. Ce fut son voyage d'initiation à la ville qu'il devait tant aimer plus tard.

En octobre, le nouveau gradué ès lettres entre à l'Université de Gand pour faire son Droit. Dès lors plus de contrainte. Il n'a plus à rendre compte de ses actes et de ses pensées à des maîtres sévères. Aucune dure discipline ne l'obligera plus à aller s'enfermer tous les jours de la semaine, et quelques heures le dimanche, dans une école trop religieuse où l'art est considéré d'un mauvais œil. L'Alma Mater sera pour lui la vraie mère de la liberté intellectuelle. Il pourra se livrer à l'aise, tout en suivant ponctuellement les cours, à son penchant pour la poésie. Ses parents l'encouragent même dans cette voie.

« Ce fut à ce moment, pour lui, écrit-il dans son premier roman *L'Art en Exil* ⁽¹⁾ — véritable autobiographie — une furie d'étude et de travail, un état d'esprit plein de trouble délicieux, car toute son âme chantait, toutes ses pensées

⁽¹⁾ Pp. 19 et 20.

fleurissaient en images : à chaque instant du jour, à table, dans sa chambre, en se couchant, au long de ses promenades solitaires, au crépuscule, des lambeaux de vers appris, rêvés, trouvés, composés sans cesse, faisaient de son âme comme une ruche en travail. »

Sa petite chambre, au second étage de la maison paternelle, devient pour lui comme une tour d'ivoire où il s'enferme pour penser et écrire. Il ressent tellement ce besoin d'isolement qu'il va jusqu'à inscrire, avec une pointe d'orgueil puéril, cette pensée trop catégorique : « Plus l'homme s'isole, plus il s'élève », sur la paroi intérieure de sa porte afin de l'avoir sans cesse sous les yeux.

Cependant, la vie extérieure n'est pas sans prise sur lui : la ville qui l'entoure l'attire par son passé séculaire, passé de gloire et de beauté. Il apprend à aimer le charme de ses quais et de ses eaux dormantes, de ses églises gothiques et de son vieux château fort, château des anciens comtes de Flandre, alors très délabré et romantique à souhait. La décrépitude des maisons aux façades sculptées, coiffées de pignons dentelés, l'intéresse comme le signe de l'antique tradition artistique de la cité. Il aime à errer dans ses rues au tracé capricieux où les coins pittoresques sont nombreux.

Gand, en 1875, avait encore sa « belle allure de moyen âge. Elle s'animait même en sourires de sculpture, parée de ses bijoux de pierre, lissant les eaux de ses canaux comme les bandeaux silencieux de sa vieillesse ⁽¹⁾ ». La pioche du démolisseur vint bientôt éventrer les vieux quartiers, sous prétexte d'hygiène et d'urbanisme. Un des premiers atteints fut celui du Grand Béguinage, que Rodenbach connaissait

⁽¹⁾ G. RODENBACH, *Évocations*, p. 81. Éd. de la Renaissance du Livre, Bruxelles, 1924.

et aimait beaucoup. Il y avait souvent accompagné sa mère auprès des béguines qui faisaient des travaux d'aiguille pour elle. Ces bonnes âmes avaient été expulsées de leur hameau séculaire par l'administration des hospices, et avaient émigré dans un nouveau Béguinage, construit par le duc d'Arenberg, dans un faubourg de la ville, à Mont-Saint-Amand. Quelques années auparavant, le même bienfaiteur avait sauvé de la ruine le Petit Béguinage, l'enclos voisin de la maison de Rodenbach. C'était le meilleur refuge du poète, son quartier de prédilection. Il s'y rendait presque journallement. De sa chambre, il voyait le clocher de l'église, entendait sonner les offices, pouvait suivre en pensée la vie laborieuse de ses habitantes.

Aussi bon étudiant qu'il avait été bon élève des Jésuites, Rodenbach suit ponctuellement les cours, réussit brillamment ses examens, conquiert tous ses grades, jusqu'au dernier, de docteur en droit, avec grande distinction. Aimé de ses camarades d'université, comme il l'avait été de ses condisciples de Sainte-Barbe, il ne s'effarouche pas de leurs plaisanteries au gros sel, de leurs chahuts. Il assiste à leurs fêtes, les accompagne dans leurs excursions sur les bords de la Lys ou de l'Escaut, court avec eux les guinguettes de la banlieue. Il jouit de la jeunesse comme il jouit de l'amitié. Il voit souvent, aux vacances, Émile Verhaeren. Il fait des séjours dans la famille de celui-ci à Saint-Amand, et à son tour il reçoit son ami chez lui (1).

C'est chaque fois pour eux, après les premières effusions, la joie de communier dans les mêmes admirations, de lire leurs derniers vers pleins de réminiscences de Musset, de Victor

(1) Cf. son article sur *Les Flamandes*, d'E. VERHAEREN, dans le *Journal des Gens de Lettres Belges*, 1^{er} mars 1883.

Hugo, de Théophile Gautier, de faire des projets de publications, tout en se promenant dans la campagne ou en bavardant au coin du feu. Au cours de l'hiver 1876-1877, Rodenbach introduit son ami à la société littéraire *L'Espérance*, section du Cercle catholique de Gand, fondée le 27 octobre 1876, et tous deux y lisent des vers de leur façon devant un auditoire attentif. C'est là que Rodenbach prononce sa première conférence, sur Alfred de Musset (1).

Georges Rodenbach et Verhaeren se lient, à *L'Espérance*, avec un jeune catholique français, Élie Fleury, chimiste employé dans une grande raffinerie de sucre à Gand. Celui-ci brûle d'une égale passion pour les Romantiques. Bientôt, ils forment un trio d'inséparables. L'activité de la société littéraire se réduit à la leur. Deux rapports de fin d'année qui nous ont été conservés de la nouvelle et modeste pléiade nous apprennent qu'ils sont à peu près les seuls à prendre la parole aux réunions. Fleury discourt sur les *Débuts politiques du prince Louis-Napoléon Bonaparte*, Verhaeren déclame de ses vers, et Rodenbach vient lire à ses auditeurs de longs extraits de la plaquette de vers qu'il va bientôt publier

(1) Sur *L'Espérance*, cf. F. VAN DEN BOSCH, *Souvenirs d'un vieux Gantois*, « Revue Générale » du 15 octobre 1938, p. 446, et les rapports sur les travaux de la société littéraire du Cercle catholique de Gand des années 1876-1877 et 1877-1878 (la première conférence de Rodenbach a été prononcée le 12 mars 1878).

Très souvent pendant ces années, de Saint-Amand, Émile Verhaeren envoya des poèmes à son ami et sollicita son avis, ses conseils pour une meilleure rédaction de ses vers griffonnés trop rapidement sous le coup de l'inspiration. Ces poèmes portent les titres : « Un Rêve gothique », « A un Vieillard », « Les Pleurs », « Le Coin des Réprouvés ». Ce sont des essais de la même veine que ceux que conserve le fonds Émile Verhaeren de la Bibliothèque Royale et dont certains portent en marge des corrections de la main de Georges Rodenbach. Cf. à ce sujet F. VERMEULEN, *Les débuts d'Émile Verhaeren*, Bruxelles, 1948, p. 18.

sous le titre *Le Foyer et les Champs*, et dont des fragments paraissent dans quelques organes catholiques de la capitale et de la province : *La Cloche du Dimanche*, *L'Illustration Européenne* (de Bruxelles), *Le Travailleur* (de Mons), et *L'Écho de Courtrai*. C'est dans ces publications que nous avons retrouvé les premiers vers imprimés du futur auteur de *Bruges-la-Morte*.

A cette époque Verhaeren imitait Musset, Fleury prônait Victor Hugo vieillissant, l'âpre critique de *Napoléon Le Petit*, auteur responsable des récents désastres de la France de 1870, tandis que Rodenbach, tout en exaltant le génie des grands romantiques, avouait avec naïveté et bonne foi sa prédilection de néophyte pour François Coppée dont la récente publication des *Humbles* (1872) avait consacré la célébrité.

L'Aïeul, *Les Trois Étages*, *La Vieille*, *La Conscription*, ces pièces du recueil *Le Foyer et les Champs*, sont des décalques de Coppée. Le livre de début du jeune poète paraît en novembre 1877 (1). C'est une œuvre de toute première jeunesse ; on y trouve, à côté des pastiches de Coppée, une imitation des *Nuits* de Musset : la *Tentation*. Un très long poème grandiloquent, les *Amours de Roland*, par ses nombreuses antithèses rappelle visiblement la rhétorique de Victor Hugo. L'influence de celui-ci est également sensible dans *Les Trois Étages*, *Médailles et Revers* (son épigraphe est tirée du volume *Les Rayons et les Ombres*), *Vérité éternelle*, *L'Ange envolé*. On trouve un reflet de Théophile Gautier dans les deux premières pièces : *Effet de Soleil* et *Effet de Neige*.

Quelques pièces offrent un intérêt biographique : *Amour vrai*, *Le Cimetière* et *Souvenirs d'Enfance*. Elles sont comme l'ébauche de quelques poèmes des *Tristesses* et de *La Jeunesse Blanche*, comme les *Absentes* et la *Maison Paternelle* dont nous reparlerons.

(1) Bruxelles, chez Lebrocqy, l'éditeur de *La Cloche du Dimanche*.

Le sentiment que le poète exalte dans *Amour vrai* lui avait été inspiré par une jeune fille de Saint-Amand, le village habité par Émile Verhaeren où il avait fait de fréquents séjours. Ce vers candide :

Ce jour sera peut-être un grand jour dans ma vie

ouvre et termine la pièce. Celle-ci est tendre et émue. Ce quatrain bien tourné en résume le charme naïf :

*Nous étions dans ce calme où l'amour se recueille
Timides, arrachant à chaque arbre une feuille,
Mordillant des bleuets et jouettant le gazon,
Regardant, sans rien voir, le bout de l'horizon.*

Le Cimetière rappelle le souvenir des deux sœurs mortes et enterrées dans le même cimetière, près de la tombe de leur grand-mère :

*Adèle et Louisa, mes sœurs, blanches colombes
Que la mort abattit dans son vol triomphant.*

Les Souvenirs d'Enfance sont remplis du pieux rappel des sentiments religieux que M^{me} Rodenbach inculqua à ses enfants.

La langue du poète débutant se ressent trop de ses lectures et s'embarrasse de grands mots vagues : *blasphèmes*, *néant*, *justice*, *sanglots*, *prunelle ardente*, etc.

Le petit ouvrage obtint un succès d'estime dans la presse catholique. Il plut beaucoup à Émile Verhaeren qui lui fit de la réclame autour de lui (1).

(1) Il écrit notamment à un de ses camarades de l'Université de Louvain, Émile Van Arenbergh, qui lui aussi se fera un nom dans la poésie, mais moins

Le 10 juillet 1878, Georges Rodenbach est proclamé docteur en droit (1). Il se fait inscrire au barreau de Gand, prête serment devant la Cour d'Appel de Gand le 15 octobre 1878 et est admis au stage trois jours plus tard. Mais son père désire qu'il aille passer un an à Paris avant de faire son stage, pour compléter ses études par les leçons et l'exemple des maîtres de la parole française. C'est, ainsi que nous l'avons noté, depuis trois générations déjà, une tradition chez les Rodenbach d'achever leur formation intellectuelle par un séjour plus ou moins long à Paris.

retentissant que ceux de Verhaeren et de Rodenbach : « Tu as dû recevoir le volume de Rodenbach qui a pour titre *Le Foyer et les Champs*. Comment le trouves-tu ? Ne pourrais-tu point glisser un petit éloge dans la *Gazette de Louvain* ? Il faut qu'on se soutienne et qu'on marche la main dans la main » (novembre 1877). Émile Van Arenbergh lui répond par ces mots : « J'achève la lecture du « *Foyer et les Champs* ». Je dirai de Rodenbach ce que je dis de Lucien Paté dans une étude que tu recevras incessamment (*La Poésie moderne en France*, publiée dans le *Journal des Beaux-Arts*, de Bruxelles, du 15 novembre 1877) : *malgré les scories il a la flamme intérieure* (sic). Je me suis relu avec une délectation d'oreille et d'âme la pièce intitulée *Visite à Maredsous*. C'est ce qu'il y a de plus fini, sinon de plus beau dans l'œuvre. Dans *Au Coin du feu*, il y a quelques jolies paillettes du clinquant de Coppée » (lettres inédites appartenant à la Bibliothèque Royale de Bruxelles). Sur les relations d'Émile Verhaeren avec Émile Van Arenbergh cf. la brochure que M. François VERMEULEN leur a consacrée (Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 1939).

(1) Pendant les années 1876-1878, Georges Rodenbach fréquenta un cours de danse professé à Gand par un maître de renom, M. Duriez, qui a appris à danser à plusieurs générations de jeunes bourgeois de la ville. Rodenbach était un de ses meilleurs élèves et bien des jeunes filles brûlaient d'une flamme ardente pour lui. Certains vieux amis du poète se rappellent encore un petit fait touchant : le jour même où il passa son dernier examen, à son entrée au cours de danse, pour célébrer son succès, il fut salué par une vibrante « Brabançonne », jouée avec brio par M. Duriez sur sa « pochette », petit violon de maître à danser dont il se servait pour accompagner les trémoussements de ses élèves, et toutes les jeunes filles présentes se disputèrent la faveur de fleurir la boutonnière de l'habit du futur avocat.